

Honoré Vinck

Historiographie mongo (RDC): de l'oral à l'écrit

Résumé :

Jan Vansina (1985) a suffisamment décrit la valeur et les méthodes historiographiques propres à la tradition orale. Cette contribution se situe dans le prolongement de son exposée et s'attarde aux caractéristiques du passage du récit oral à la publication d'un texte dans leur application au peuple Mongo, habitant dans le boucle du fleuve Congo. Dans le contexte colonial, cette approche mène à la compréhension de l'interactivité des acteurs étrangers et autochtones et décrit l'évolution de l'informateur à l'historien académique. Ce processus se passe principalement par l'action des missionnaires catholiques, Gustaaf Hulstaert et Boelaert. Selon eux, les fondements mêmes de la société autochtone avaient été bouleversés, par la colonisation. Le peuple avait perdu sa fierté et même l'envie de vivre. La mémoire d'un passé valeureux peut leur rendre le courage. Donc il faut raviver ce passé. La tradition de l'histoire orale étant en danger, il faut se lancer dans l'historiographie moderne qui sera écrite. Mais les Congolais ne maîtrisent pas encore suffisamment ce moyen. Quelques Blancs s'en chargeront en attendant mais en même temps les Congolais apprennent non seulement à lire leur histoire mais à l'écrire eux-mêmes, par des réponses écrites aux enquêtes et concours littéraires et linguistiques, par des compositions scolaires, publiés dans les journaux locaux et même quelques fois dans des revues scientifiques. Les Blancs leur tiendront encore la plume pour quelques temps mais bientôt ils se sont émancipés et publient de leur propre autorité.

Mots-clés : Afrique Centrale; Boelaert ; Congo; *Ekim'ea nsango*; Equateur (province RDC); Histoire orale; Historiographie ; Hulstaert ; *Le Coq Chante* ; *Lokole Lokiso* ; Mbandaka; Mongo; Revitalisation. Sulzmann.

Abstract:

Jan Vansina (1985) amply described the validity of, as well as the historiographic methods applicable to, oral traditions. Our contribution is conceived in line with his proposals, and more specifically zooms in on the transition from oral account to published text in the context of the Mongo people, living in the Congo basin. In the colonial context, the approach involves an attempt at understanding the patterns of interaction between foreigners and locals, and describes the development from native informant to academic historian. This process was mostly in the hands of the Catholic missionaries Hulstaert and Boelaert. The Mongo people had lost their national pride and even their will to live. Hulstaert and Boelaert believed that a solid memory of a worthwhile past would be able to bring back their courage, whence this past and its memory were to be revived. The tradition of oral history being in jeopardy, they believed it necessary to engage in modern and written historiography. Yet, the Congolese were not yet schooled in the methods and techniques of this historiography. In a provisional phase, whites therefore remained the authors of this historiography, while the Congolese were first of all to become literate in order to read, and later write, their own history. These 'students' were allowed to express themselves by filling out questionnaires, by essays written in school, and by taking part in literary and linguistic contests, some products of which were published in local, at times scholarly, journals. In a first time, the whites in question were still the 'authors' behind texts signed and published by Congolese, but once emancipated, Mongo intellectuals became the full-fledged writers of their own history.

Keywords : Central Africa; Boelaert; Congo; *Ekim'ea Nsango*; Equateur (DRC province); Oral history; Historiography; Hulstaert; *Le Coq Chante*; *Lokole Lokiso*; Mbandaka; Mongo; Revitalization. Sulzmann.

1 L'histoire des Môngo. Histoire orale et histoire orale écrite.

Ida Ward¹, l'une des pionniers de l'étude de la promotion de la littérature écrite en langues africaines, présentait le 19 juin 1945 à la Royal Anthropological Institute de Londres une communication sous le titre : *Development from the Pre-literate to the Literate Stage in African Languages*.² Le problème du passage de l'oral à l'écrit ne se pose pas uniquement pour la littérature comme telle, mais bien pour toute connaissance qui est communiquée par la parole. Il en va ainsi donc de la transmission de la connaissance historique ou de l'histoire orale, passant par l'histoire orale écrite à l'histoire écrite ou « historio-graphie » tout court. Bien qu'en Afrique centrale des systèmes de communication utilisant des symboles variés aient existés et existent toujours, il est un fait, que la technique de communication basée sur un alphabet a été introduite par la présence Arabe et des colonisations occidentales. Ce passage ne s'est pas fait d'un jour à l'autre. Il y a eu une période de transition. Appliquée à l'historiographie, la question se pose ainsi : que se passe-t-il quand la transmission de la connaissance d'événements du passé d'une société humaine, passe de la communication orale à la communication écrite. Quelles sont les différentes articulations de cette période ? Je pense que ce qui s'est passé dans le territoire occupé par le conglomérat des groupes humains que nous sommes habitué à appeler « les Môngo » (République Démocratique du Congo), peut servir d'exemple dans le cas sous considération. Le processus y est suffisamment documenté pour en donner une description plus ou moins adéquate qui peut servir de base à une analyse le rendant intelligible.

L'histoire de l'Afrique sub-saharienne, pendant la période coloniale et encore longtemps après, a été surtout écrite par les non-africains. L'approche coloniale et occidentale sous tous ses aspects y dominait : conquête du terrain, organisation administrative, évangélisation, héros explorateurs et conquéreurs militaires, exploitation économique, résistances et guerres. Cette domination de l'approche euro centrique n'était pourtant pas totale et il est temps de corriger cette opinion unilatérale. Pas tous les historiens occidentaux n'étaient des Hugh Trevor-Roper (« L'Afrique n'a pas d'histoire »), avidement cité dans une certaine littérature (Lansiné-Kaba, 1973-1974, 44). Tout en privilégiant l'histoire des colonisateurs, même pendant la colonisation il y avait de la place pour le point de vue des Congolais. Cela commençait par l'intérêt des auteurs occidentaux pour l'histoire précoloniale des peuples colonisés mêmes pour abouter à une véritable historiographie dans le sens moderne du mot, produite par les Congolais. Il est vrai qu'au début ethnographie et historiographie se sont confondues et

¹ Voir Westermann, D. (1950). Professor Ida Ward, An appreciation, *Africa*, 20 (1) 2-4.

² Note anonyme dans : *Africa*, 15 (1945) 205-205. doi:10.1017/S0001972000058848.

que les règles méthodologiques en usage n'étaient pas adaptées à la situation spécifique de l'oralité (Vansina 1985). Il est important aussi de se réaliser que le manque de la connaissance des langues locales induisait systématiquement en erreur nombre de chercheurs. N'empêche que la colonisation a introduit une approche historiographique occidentale. Elle apportait avec elle une exploration systématique du passé, dans laquelle dominaient la vérifiabilité, la causalité et la contextualisation, tout en restant enfermée dans les préjugés scientifiques et pseudo-scientifiques de l'époque (exotisme, cultures primitives versus hautes cultures) et guidée par une méthodologie longtemps caractérisée par son but utilitaire et chez nombre d'entr'eux par un certain amateurisme. Pourtant ces textes ne sont pas à négliger, car les meilleures de ces descriptions ont souvent une dimension montrant les structures profondes sous les observations superficielles.

Les principaux auteurs occidentaux expliquent leurs méthodes de récolte des données. Les administrateurs ont interrogés leurs sujets, selon le canevas établi par les services de l'administration coloniale ou par un institut scientifique. La plupart des missionnaires ne s'insère que tardivement et souvent sans méthode, dans le groupe de personnes intéressées par l'histoire des peuples où ils se sont établis. Souvent leur premier objectif était la recherche des points d'attache dans les racines de la religiosité locale (monothéisme primitive occulté par le culte des ancêtres). Pendant cette première période, les informateurs restent souvent anonymes ou ne sont mentionnés que par leur fonction. Plus tard viennent les professeurs et les chercheurs académiques qui organisent des véritables "recherches sur le terrain" de toute nature. Ils interrogent la population sur les événements du passé et parfois aussi sur leur signification pour le présent, bien qu'en principe, ils considèrent l'interprétation des données comme étant de leur propre compétence. Ils observent le terrain à partir de leur position idéologique (nationalisme ethnique, interprétation marxiste de l'histoire). Les informateurs de leur côté y jouent leur rôle parfois opportuniste et «politiquement correct», et ne craignent pas de manipuler les enquêteurs. Avec le temps, quelques-uns des habitants autochtones ont compris l'importance de faire connaître leur véritable histoire aux étrangers et ils commencent à collaborer plus systématiquement et plus objectivement. Ils finiront par s'exprimer eux-mêmes indépendamment, mais dans le cadre de l'historiographie occidentale par des essais publiés et englobant des terrains plus vastes que leur propre agglomération.

A partir de l'exemple de l'historiographie mongo, dont la réflexion épistémologique et méthodologique occidentale date principalement des années trente du vingtième siècle, j'essayerai dans cette contribution de comprendre et d'articuler les composantes et les relations intermédiaires entre

l'événement et sa représentation. Jan Vansina (1985) a suffisamment décrit la valeur et les méthodes historiographiques propres à la tradition orale. Il est inutile d'y revenir, d'autant plus qu'il en a fait lui-même l'application au cas des peuples mongo (Vansina 1987). Ainsi nous pouvons passer des caractéristiques de l'histoire orale pratiquée par les Môngo, et nous attarder plus explicitement, dans le prolongement de son exposée, au passage du récit oral à la publication d'un texte écrite et publiée. Dans le contexte colonial, cette approche nous mènera à la compréhension de l'interactivité des acteurs étrangers et autochtones, ce qui dans notre cas aboutira à l'émergence et l'établissement d'une historiographie autonome élaborée par les Môngo et autres congolais. C'est l'histoire aussi de l'évolution de l'informateur à l'historien académique.

Le peuple Môngo (Hulstaert 1961 et De Rop 1956), qui occupe la grande boucle du fleuve Congo, n'avait au moment de la pénétration européenne, ni une large structure politique unifiée et compliquée, ni de tradition historiographique élaborée. Existaient pourtant des expressions historiques qui correspondaient aux besoins du moment. Une partie de ceux-ci racontaient le mythe fondateur de Lianja et de sa sœur Nsongo, pour justifier leur occupation du terrain (Hulstaert 1991 et Vinck 1991). Certaines grandes familles conservaient des souvenirs des migrations récentes (Boelaert 1944 et Vinck 1991) et des souvenirs personnels exprimés dans des poèmes et des chants et dans des généalogies familiales.³

Les traditions historiques locales vont s'insérer dans l'historiographie moderne, écrite, parfois limité à l'anecdotique et événementiel mais quelques fois aussi de manière systématique et méthodique. Certains des premiers historiens étrangers en feront leur point de départ, démontrant ainsi que il s'agissait bien d'écrire l'histoire du peuple et pas uniquement celle des conquérants colonisateurs. Plusieurs auteurs, chacun de sa manière particulière, ont réalisé cette intégration. Citons quelques noms: Alphonse Engels (1912, 4-7), Georges Van Der Kerken (1944), Gustaaf Hulstaert (1935, 1941 et 1942), Edmond Boelaert (1937-1938) et Erika Sulzmann (1947 et 1984 et Vinck 1990). Ailleurs j'ai publié en détail leur apport spécifique (Vinck 2006).

Les recherches et les publications occidentales les plus récentes, à partir de 1980, concernant l'histoire des Môngo, se réfèrent à la période la plus ancienne. La géomorphologie nous ramène au passé lointain

³ Dans Boelaert 1947, nous trouvons une démonstration remarquable de l'utilisation intelligente de toute sorte de traditions orales pour écrire l'histoire des Bongili, un groupe mongo près de Boteka dans la province de l'Equateur. Sur la base des généalogies limitées, non mythiques, mais établies et discutées sur place, l'auteur décrit les dimensions des dégâts causés par les razzias des responsables de la récolte du caoutchouc fin 19, début 20 siècle. Voir aussi Kanimba 1992.

de la formation du paysage actuel (Preuss 1990) et les fouilles archéologiques nous indiquent la date reculée de la première occupation humaine de la région au cinquième siècle avant notre ère (Eggert 2005 et Wotzka 1995). Cette période est pourtant absente de la tradition orale. Nous laissons donc de côté la géomorphologie, l'archéologie et les récits des premiers explorateurs pour nous limiter aux informations obtenues de manière systématique des autochtones et qui ont servi de base à la mise par écrit de l'histoire de l'un ou l'autre groupe humain vivant dans la Cuvette Centrale ou qui ont englobé une plus large partie ou même la totalité du peuple M'ongó.

Un texte de Gustaaf Hulstaert nous met sur le bon chemin. En juin 1941, il commence dans *Le Coq Chante* (1941a-d; 1942a-e), la publication de son « cours » d'histoire mongo. Le texte est destiné aux écoles du Vicariat Apostolique de Coquilhatville (écoles primaires, école normale et petit-séminaire) et en prépublication aussi aux lecteurs du bimensuel. Dans sa présentation du sujet, l'auteur dévoile son but qui consiste en l'apprentissage aux congolais de l'historiographie écrite de leur peuple. Il prévoit cinq pas : (1) La prise de conscience de la fonction de l'histoire; (2) L'acquisition de l'écriture ; (3) La méthodologie spécifique de la nouvelle historiographie (l'oral à l'écriture); (4) L'apprentissage de la composition; (5) La publication.

2. La prise de conscience de la fonction de l'histoire et de l'historiographie

La connaissance de l'histoire est essentielle dans la vie de l'homme. Dans son discours, Hulstaert procède selon trois grands axes. D'abord il affirme que la recherche d'une communauté à connaître « son » histoire, correspond à un enclin naturel de l'homme : l'amour pour sa famille. Ceci est constaté dans le monde entier, donc propre à l'homme. Ensuite, il prétend que c'est même un devoir religieux et il commence son plaidoyer par quelques phrases appelantes :

« Tout enfant honnête aime d'abord sa famille, ses propres consanguins. Même s'il ne déteste pas d'autres contrées, même s'il ne traite pas avec dédain les parents des autres, de toutes les façons, il aime surtout sa propre parenté. Cela est certainement un commandement de Dieu, que l'amour soit le plus manifesté à l'égard de ses consanguins. Voilà pourquoi chacun aime surtout son village d'origine. L'amour de ses origines, c'est tout simplement le 4^e commandement. Si quelqu'un n'aime pas ses origines, il transgresse la loi fondamentale de l'amour. L'amour envers ses consanguins et envers son village d'origine se trouvent ancrés dans le cœur de tout homme honnête et épris de paix. L'amour engendre le désir de faire connaissance de quelqu'un, de causer avec lui, de l'honorer, de collaborer avec lui. Tout homme honnête sur la terre désire connaître les us et coutumes traditionnels, l'histoire de ses ancêtres, les préceptes du clan. Il désire des conversations au sujet des exploits réalisés par les ancêtres les plus vaillants; il désire se vanter d'être imbu de connaissances en matières coutumières. Toutes ces attitudes s'observent partout au monde, en Afrique comme en

Europe, chez les Jaunes comme chez les Blancs, même chez les Noirs, chez tous les peuples la solidarité est identique. » (Hulstaert 1941a et Vinck 1998, 177-178).

Enfin, il souligne que la connaissance de l'histoire n'est pas uniquement une question sentimentale ou un devoir religieux, mais bien plus, c'est un savoir essentiel à la survie de l'homme et de sa communauté. Satisfaisant la curiosité naturelle et la fierté familiale (ethnique), on renforce la solidarité, sa propre insertion dans la grande famille et la résistance morale contre ce qui menace son existence. Et cette menace n'était pas un phantasme, mais une dure réalité.

Dans l'opinion de Hulstaert et encore plus de Boelaert, les traditions, les fondements mêmes de la société, avaient été bouleversés, secoués, souvent détruits par la colonisation. Le désarroi était partout. Le peuple avait perdu sa fierté et même l'envie de vivre. Une fois fait ce constat on doit s'attaquer aux différentes articulations du problème comme on peut nommer: la dénatalité, la perte de la langue ancestrale, le dépérissement de l'autorité traditionnelle. La restauration des valeurs ancestrales apportera le salut, il s'ensuit que la connaissance précise du passé s'avère être vitale pour la régénération du peuple, la reconquête de son identité. Malheureusement, le bouleversement est tel que la pédagogie pour faire connaître l'histoire du peuple, est en danger. L'ennemie a monopolisé cet outil de l'acquisition de la connaissance par son système d'éducation scolaire. Il faut donc pénétrer dans le système pour le réorienter de l'intérieur. Il faut apprendre à lire et à écrire. Mais les Congolais ne maîtrisent pas encore suffisamment cet instrument. Quelques Blancs s'en chargeront et en attendant ceux-ci se mettent à écrire eux-mêmes la véritable histoire du peuple.

Concentrons-nous maintenant sur le mécanisme qui a fonctionné pendant la transition entre la proclamation orale de l'histoire et sa communication écrite. Un rôle important doit être attribué à l'enseignement de l'histoire dans les écoles. L'histoire des Môngo y a été enseignée pendant une brève période (1940-1960), sans que jamais il y ait eu un manuel classique achevé. Les leçons d'histoire étaient éparpillées dans des manuels de lecture, et dans des compositions hybrides et éphémères. Ethnographie et historiographie se sont souvent entremêlées, mais il n'est pas difficile de les démêler.

La première étape consistait dans la démonstration que le petit village fait partie d'un grand peuple, parmi les plus grands de la colonie. Hulstaert écrit dans *Le Coq Chante*: « Aucun peuple du Congo ne dépasse les Môngo en étendue » (Hulstaert 1941b, 3). En 1957, dans le *Bosaka wa Môngo* ceci est répété et explicité:

« Les Môngo constituent une grande ethnie au Congo et en Afrique entière. Compte tenu de la multitude de leurs tribus, ainsi que de leur dispersion, beaucoup de gens ignorent l'immensité de cette ethnie, et pensent que ces populations ne forment pas une même ethnie, mais plusieurs. C'est qu'ils pensent que les différents groupes des familles et des tribus appartiennent à des ethnies différentes. Ils manifestent là une grande ignorance due au manque de connaissance de l'histoire des ancêtres. » (Maes Frans⁴, 1957, 42 et Hulstaert 1941a, 3).

Pour remédier à cette ignorance, il faut mettre l'histoire à la portée des nouvelles générations. Donc en premier lieu donner une place éminente au couple fondateur, Lianja et sa sœur Nsongo. Le peuple avait conservé la geste en des multiples versions. Une version unifiée, restructurée, et publiée en 1949 en fait des figures historiques, réorientées vers les objectifs politiques des « culture brokers » qui l'ornent dorénavant d'un sous-titre-programme « L'épopée nationale des Môngo ». La publication fonctionnera comme manuel scolaire à partir de 1956. « Ainsi nous allons être à l'abri des reproches de nos petits-fils, et nous serons honorés par eux pour avoir conservé pour eux des choses si importantes, des choses de la sagesse, des choses qui raffermissent le pays, et qui font acquérir au peuple la civilisation dans l'ordre et la dignité. » (Hulstaert 1941a, 4 et Vinck 1998, 4). Ensuite il faut faire connaître l'histoire de chaque sous-division du peuple môngo, ce qui avait été déjà partiellement réalisé dans le *Buku ea Mbaanda I* (Hulstaert 1935). Il complète l'information dans ses publications dans *Le Coq Chante* (1941a-d et 1942a-e).

L'histoire des Môngo a été écrite en partie sous une impulsion de solidarité avec le peuple opprimé par le système colonial plutôt que sous l'influence directe d'une idéologie flamingante, comme certains ont pris coutume de prôner. Quoi qu'il en soit, cette histoire des Môngo se pose en contrepartie de l'historiographie officielle, qui elle veut faciliter une meilleure organisation administrative et économique de domination et créer une allégeance générale à la colonisation. L'auteur du *Iso la Bendele* relevant les causes historiques du débâcle constate que:

« Lorsque les Blancs sont arrivés au début, nos gens ne leur ont pas déclaré la guerre, mais les Blancs, eux-mêmes, après avoir séduit le pays, ont commencé à introduire la guerre petit à petit. Ce fut une guerre très meurtrière. Cependant, elle fut de courte durée. Nos gens n'avaient pas d'armes puissantes pour les combattre. Les Blancs ont pris le dessus à cause de leurs armes puissantes, et à cause de la présence dans leur rang d'auxiliaires noires. Voilà pourquoi nos gens n'ont pas pu repousser l'envahisseur. Même les téméraires parmi nous n'ont pas résisté aux Blancs,

⁴ La copie originale de ce document dans Archives diocésaines à Mbandaka, carton 6, farde : B13 (1938). Une copie avec corrections de Boelaert dans ArchMSC-Congo, Une note Bio-bibliographique de Maes, voir Vinck, H., 2005, In memoriam Frans Maes. *Annales Aequatoria*, 26, 503-507. Quant à son apport au manuel scolaire *Bosako wa Môngo* de 1958, voir Vinck 1998, 173-176.

et ont finalement capitulé. Ils ont par la suite vécu en paix, mais c'était une paix superficielle. [...] La plupart de nos gens s'en plaignent extrêmement encore aujourd'hui, car leurs parents ont été tués à cause du caoutchouc. Par conséquent, ils n'aiment pas que quelqu'un vienne encore leur rappeler ce souvenir. Car ils en ont été très humiliés et peïnés. » (Ngoi 1938, 40 et Maes 1957, 60, n. 66 et Vinck 1998, 173).

Boelaert le ressent comme un devoir moral de révéler et de conserver pour l'avenir la mémoire précise de ces événements cruels. Il commence une première enquête (1941-1945) dans les villages Bongili (région Bokatola), et démasque l'histoire pervertie de la conquête coloniale « libératrice » comme enseignée dans la majorité des manuels scolaires belges et congolais. Il vise deux choses: nommer les coupables de leur nom et de les mettre devant leur responsabilité. Il rend ces faits publics pour s'en servir dans ses protestations contre la répétition de méthodes semblables comme l'organisation de la récolte du caoutchouc dissimulée sous le pseudonyme d'«effort de guerre».

Il y a une autre plaie qui continue à ruiner le peuple. La dénatalité mongo est un fait reconnu par tous les responsables de l'époque. L'administration voulait innocenter le passé et interprétait le phénomène par la dégénération naturelle. Hulstaert et Boelaert ont leur théorie : La dénatalité mongo est causée par les bouleversements introduits par la colonisation (décomposition de la vie familiale par les déplacements des villages, récolte du caoutchouc, recrutements, travail forcé). Boelaert écrit deux articles aux titres éloquentes: "Ontvolking door kolonisatie? (Boelaert 1945). Son enquête dans la région de Bokatola, montre que la décadence démographique commence avec la colonisation et est proportionnelle à la prise de contact. Un deuxième article: "Het ontvolkingsvraagstuk door de industrie in Afrika" (Boelaert 1948) incrimine les recrutements de travailleurs pour les entreprises agro-industriels et leur déplacement des centaines de kilomètres hors de leurs village d'origine où ils laissent femmes et enfants, pratiques commencées au début du siècle.

La perte de la langue et de l'autorité est considérée comme un autre facteur de la décadence. Boelaert sous le nom de Ngoi enchaîne : « Depuis ce chambardement, tout est devenu chancelant. L'arrivée [des Blancs] est devenue la source de toutes les perturbations. Ici chez nous, en effet, on commence à refuser la langue maternelle. Ils aiment la langue des étrangers. Ils en ont même fabriqué une, qu'ils utilisent avec la langue des Blancs dans les villes. » (Ngoi 1938, 42 ; Maes 1957, 62 ; Vinck 1998, 182 ; voir aussi Hulstaert 1935, 12). Boelaert estime qu'on ne peut pas sous-estimer l'effet de la perte de la langue maternelle. La perte de la langue coupe le lien avec l'art oral, la musique et la danse, avec la tradition judiciaire, avec les textes fondamentaux de l'histoire du groupe. Dans une lettre de 1938, Boelaert le rappelle à Hulstaert : « Vous dites que la dépravation des mœurs et la dénatalité sont plus

importantes que la question linguistique. Bien sûr! Mais est ce que la question linguistique n'est pas un moyen contre la dénatalité et la dépravation des mœurs? Tous vos autres moyens comme la législation et l'enseignement etc. sont à mes yeux beaucoup moins efficaces. »⁵ Aussi étonnant que cela semble, Boelaert est ici remarquablement proche des expression de la renaissance africaine moderne, représentée par Ngungi wa Tiong'o (2000):⁶

“Let me summarize the argument: Language is a product of a community in its economic, political, and cultural evolution in time and space. In their very negotiation with nature and one another, humans give birth to a system of communication whose highest expression and development is the sign which we come to give the name of language. But language is also the producer of a community, for it is language after all which enables humans to negotiate effectively their way into and out of nature and indeed that which makes possible their multifaceted evolution. It is in that very negotiation that a community comes to know itself as a specific community different from others.”

Une société sans autorité authentique se décompose dans le chaos. L'autorité est basée sur le rang qu'occupe un mâle dans la famille et par ce biais sur sa relation (de proximité) avec les ancêtres. Les rites exprimant cette dignité, sont essentiels pour la cohérence et la stabilité de la société locale et donc de la survie du peuple. Mais « A leur arrivée, les Blancs n'ont pas reconnu l'autorité des chefs qu'ils ont trouvés. Ils investissaient les non ayant droit ou des étrangers. [...] Ils n'ont plus suivi la succession telle prévue par la tradition. Le village s'en plaignait et cette autorité n'a plus été respectée. » (Ngoi 1938, 40 ; Maes 1957, 61 ; Vinck 1998, 181). La nouvelle pratique peut faire perdre la mémoire des règles de la succession. Il est nécessaire de contrecarrer l'évolution par une connaissance accrue de l'histoire. Des généalogies, même mythiques, qui constituent la preuve du droit d'occupation de la terre sont fondamentales et peuvent être un moyen pour s'opposer aux nouvelles et étranges lois des Blancs.

Boelaert et Hulstaert puisent leurs arguments principalement dans l'histoire et les publient en lomongo, en français et en néerlandais. Mais ils sont conscients que la « rédemption » ne viendra pas uniquement des publications des Blancs. Les Congolais doivent prendre eux-mêmes la parole. Ils doivent apprendre à lire et mieux encore, ils doivent apprendre à écrire et à publier.

Si l'autochtone dans l'avenir voudra encore prendre connaissance de sa propre histoire, il faut d'abord savoir lire ce que ces Blancs ont écrit, donc, il faut aller à l'école. On y apprendra à lire les histoires et

⁵ Lettre de Boelaert à Hulstaert, Coquilhatville, 11-6-38, Arch.MSC-Congo. Correspondance Hulstaert.

⁶ Voir aussi Hunt 2002 et 2008.

l'histoire de son peuple. Hulstaert prend soin de donner la saine nourriture dans ses manuels scolaires. Le *Buku ea mbaanda* I de 1935, alignera une dizaine de leçons à caractère ethno-historique et en 1941,

3. La méthodologie spécifique de la nouvelle historiographie

La société coloniale change à grande vitesse. Selon les responsables de l'éducation scolaire, religieuse et civique, l'historiographie doit jouer un rôle important dans l'accompagnement de cette évolution. Et le but même de l'historiographie doit être approfondi et élargi. Alors deux tendances se dessinent, l'une, majoritaire, se positionnant comme défenseur de la colonisation, décrivant le passé des peuples en place comme inhumaine, obscure et sauvage, qui doit être gommée et remplacée par la civilisation et la culture occidentale. Elle sera largement représentée dans nombre de manuels scolaires. L'autre tendance, fort minoritaire, cherche dans le passé les éléments sains et humanistes pour les poser comme point de départ et tremplin de l'évolution vers la modernité.

Mais comment accéder à cette connaissance de la véritable histoire de son peuple? Jusqu'à l'arrivée des envahisseurs de l'est ou de l'ouest, cette question ne se posait pas. On disposait des moyens fonctionnels et suffisants. La question donc n'est compréhensible que dans le contexte d'un changement culturel important. Les voies traditionnelles de la connaissance du passé risquent de se perdre. Il faut donc profiter de ce qui en reste encore dans la mémoire des anciens. Mais cela est devenu insuffisant. L'élargissement de la perspective du local et familiale vers un niveau de la grande ethnie et même plus large, de la nation-colonie, demande des nouvelles méthodes. Hulstaert aligne trois éléments : Il faut commencer par mettre ensemble l'histoire d'autres groupes mongo :

« Comment pouvons-nous connaître les événements qui se sont déroulés il y a longtemps? D'abord écoutons ce que racontent les vieux. Ils connaissent une grande partie de ces événements. Si nous mettons ensemble leurs conversations sur les ancêtres dans chaque groupe des Mongo, nous avons ainsi pris connaissance d'une grande partie de l'histoire ancienne. [...] En les distinguant pour les unir, ils constitueront une histoire précieuse. » (Hulstaert 1941c, 4 ; Maes 1958, 3; Vinck 1998, 178-179).

Ensuite, un autre élargissement de la connaissance historique provient de l'insertion du contenu historique de toutes les formes d'expression culturelles et littéraires. Le poème, le conte, l'épopée sont plus que des moyens de divertissement. En découvrir les composants historiques est une habilité à acquérir. « Comparons les récits racontés aux contes, aux poèmes ou chants. Par-là, nous pouvons

trouver une autre source de l'histoire ancienne. » (Hulstaert 1941c, 4 et Maes 1958, 3 ; Vinck 1998, 179).

Enfin, l'élargissement des horizons introduit un nouveau défi. De gens aux intérêts différents peuvent contester les arguments historiques des autres. L'ethnocentrisme inhérent aux petits groupements ne possédait qu'une fraction de la connaissance des événements à dimension plus large mais qui ont quand-même influencé l'histoire locale. En conséquence, la critique des sources peut être un moyen du maintien de l'interprétation des faits au-delà des sentiments d'adhérence spontanée au propre petit groupe. On progresse ainsi vers une vérité des faits plus fondée. « Les erreurs et les mensonges d'un groupe sont corrigés par les récits d'autres groupes. » affirme Hulstaert (1941c, 4 ; Vinck 1998, 179). Comment rassembler les informations historiques des groupes apparentés mais éloignés des centaines de kilomètres ? Le Blanc a fait son apparition dans le paysage et il ne semble pas prêt à céder devant la première flèche tirée en sa direction. Donc il faut céder par s'y accommoder et en tirer avantage. Il ne faut pas hésiter à tirer un bien d'un mal : la colonisation qui a détruit les traditions a aussi littéralement et symboliquement élargi les routes et les contacts entre les hommes à grande distance.

En application à la connaissance de l'histoire nouvelle mode il sera l'intermédiaire incontournable : « Nous seuls nous ne pouvons pas acquérir cette connaissance ; mais avec l'aide de certains Blancs, essayons de réhabiliter l'histoire de notre peuple » ou mieux, ils ont déjà pris l'affaire en main : « Les Blancs de l'état et les missionnaires ont rassemblé de nombreux récits sur chaque groupe, et les ont mis par écrit. » (Hulstaert 1941, 4 et Vinck 1998, 178-179).

4. La récolte des données et l'histoire orale écrite par les Blancs.

Dans cette perspective, certains colonisateurs ont donc entrepris la mise par écrit de l'histoire orale. Comment-ont-ils procédé et qu'est-ce qu'ils ont réalisé ? Les premières notations des traditions locales ont été faites par les explorateurs, les administrateurs, les missionnaires et plus tard les chercheurs académiques (médecins, linguistes, ethnologues, juristes, musicologues). Chacun avait ses propres visées. Les résultats se lisent dans les rapports, dont quelques-uns publiés, et dans les notes de terrain conservées dans les archives. Les historiographes occidentaux des Mongo puisaient dans ces sources. Hulstaert et Boelaert ont constitué des collections de notes copiées des enquêtes administratives et s'en sont souvent servi. Ils connaissaient mieux que quiconque les limites de cette source. Hulstaert (1972,

34-35) les décrits en détails dans sa critique de Van Der Kerken.⁷ Les administrateurs faisaient leurs enquêtes rarement en personne, vu leur ignorance de la langue. Hulstaert par contre, excellent connaisseur de la langue, avait toujours son carnet et son crayon avec lui et Boelaert faisait un peu partout ses petites enquêtes locales en fonction d'une publication en chantier. Vers les années 1980 encore Hulstaert "repêchait" un ancien informateur, Bakasa Bosekônsombe, natif de Bondombe. L'abondante correspondance augmentée de plusieurs notes historico-ethniques de sa main est à la base de plusieurs publications sur les Bondombe (Hulstaert 1982 et 1986).

Hulstaert, pendant de longues années directeur et inspecteur d'écoles, récoltait des données provenant de la tradition orale auprès des élèves des écoles (primaires). A partir de 1927, les écoliers et leurs maîtres, principalement ceux des écoles de Flandria-Boteka, de Bokuma et de Bokote, sont interrogés sur les anciens usages. Les élèves y apprennent à mettre sur papier eux-mêmes ce qu'ils ont appris de la bouche des anciens ou ce qu'ils ont vécu en leur jeunesse. Sous forme de compositions, dans la cadre du programme scolaire, ils ont produit des centaines de textes à portée ethnologique, littéraire, linguistique. Une grande partie de ces textes est conservée dans les Archives Aequatoria. Les enquêteurs étaient conscients du fait que les informations pouvaient être déjà contaminées par l'instruction scolaire, mais avec ces restrictions, Hulstaert les utilisait dans un grand nombre de ses études ethnologiques, historiques et de littérature mongo et plusieurs sont entrés dans un livret scolaire. Et ainsi un jour, le manuel ou autre écrit, remplacera les « anciens du village ».

L'enquête, hors du contexte scolaire, était l'instrument préféré de Boelaert. Il les lançait dans les périodiques de la mission, sur les sujets les plus divers, notamment sur des sujets historiques (arrivée des Blancs, droits fonciers) ou littéraire (poèmes, l'épopée Nsong'a Lianja). *Lokole Lokiso* alors récemment lancé, en publiait un assez grand nombre en lomongo, principalement pendant les années 1955-1956 (Lonkama et Vinck 1999).

Un autre moyen très fructueux pour l'obtention d'informations en provenance de la tradition orale a été le concours littéraire. Sous l'influence de Hulstaert, l'International African Institut de Londres acceptait le lomongo comme langue de son concours pour 1937 (Vinck 2010). Sept Môngo y participaient tous

⁷ Hulstaert y raconte comment les anciens des Bombwanja (Bokatola) ont été emprisonnés, pour avoir maintenu leur opinion contre celle de Van Der Kerken, qui voulait voir confirmer ses options des divisions administratives ou le choix des chefs locaux.

avec un sujet ethno-historique, sous l'instigation de Boelaert et avec la collaboration de la mission protestante de la DCCM de Bolenge (Mbandaka). Ils méritent une mention spéciale :

Paul Ngoi avec *Iso la Bendele* [Nous et les Blancs] déjà mentionné et repris dans le 'manuel' d'histoire Môngo : *Bosaka wa Môngo* (Maes 1957).

Pierre Bosela avec *Booci wa Elinga* [Les ancêtres des Elinga], décrit la période précoloniale et l'arrivée des Blancs sur base de ce qu'il a appris des anciens de son village (son père était capita du caoutchouc), et poursuit avec ses propres expériences. La traduction en français est disponible.

Joseph Esuke avec *Emi la Fafa* [Moi et mon père]. Autobiographie avec l'évocation de ses ancêtres lointains et des traditions anciennes. Le texte est publié en traduction française dans les *Annales Aequatoria* (Vinck 2007).

David Imamenge, *Olelo ea Bakabaka lima Ibinja* [La migration des ancêtres des Ibinja]. Selon le résumé que nous avons pu consulter, le récit contiendrait d'importantes données de la période des migrations et de l'établissement de l'Abir (le manuscrit même n'a pas été retrouvé).

Nathanael Bongelemba, présente sous le titre *Wanga Yoane*, une autobiographie éducative, traduite en anglais et publié en 1948 sous le titre: *Wanga Yoane of the village of Yuli, by Wanga himself*.

Pierre Ifole, *Besako bia Congo* [Histoires du Congo]. Le texte n'est pas publié mais la traduction française est disponible.

Finalement, la linguistique peut livrer un tas d'informations historiques. Hulstaert en a fait peu d'usage dans ses publications historiographiques. Dans son *Dictionnaire du lomongo* (Hulstaert 1958) il réfère sporadiquement à l'origine des mots d'emprunt, mais il en a reconnu pleinement l'opportunité dans une étude au titre éloquent : « La linguistique et l'histoire des Mongo » (1992b).⁸ Dans son *Eléments pour l'Histoire mongo ancienne* (1984, 72-73), il y revient et propose de mieux exploiter cette branche de la linguistique qu'est l'onomastique. Vansina dans son *Sur les sentiers du passé en forêt* (1991) a fait la démonstration de la très grande richesse en informations qui pouvait être déduite d'analyses linguistiques en cherchant la profondeur historique des mots.

A côté de ses apports spécialisés, Erika Sulzmann a contribué à l'histoire générale des Môngo par une étude restée inédite : *Die Ausbreitung der 'Ethnie Môngo' im inneren Becken des Zaire nach oralen Traditionen* (1984), principalement basé sur les traditions orales des sud-Môngo. Remarquable en son

⁸ Il conclut ainsi: "J'espère avoir montré que la linguistique peut apporter une contribution importante à la tâche de la reconstruction historique bien avant l'arrivée de Stanley et même de la découverte de l'embouchure du Congo par Diego Caô » (Hulstaert 1992, 64).

genre, cette étude donne une vue globale de la construction dans le temps, de l'édifice (à multiple chambres) qu'est actuellement l'ethnie Môngo. La correspondance conservée en entier entre Sulzmann et Hulstaert comporte une masse de données historico-ethniques encore inexplorées (ArchMSC-Congo, Correspondances Hulstaert).

Il y a lieu de mentionner ici la tentative de Boelaert d'écrire une histoire de la Province de l'Equateur, honnête et sans complaisance pour l'establishment belge. La rédaction en était fort avancée en 1956.⁹ Mais Boelaert avait fait une alliance contre nature avec Maurice De Ryck¹⁰, ancien administrateur de Mondombe et gouverneur de la province de l'Equateur. Ils se limiteraient à la période coloniale. Ils avaient organisé, chacun de son côté, une enquête sur les événements liés à l'arrivée des Blancs dans la région. Boelaert voulait placer tout le poids nécessaire sur les abus qui ont accompagnés la première occupation de la récolte du caoutchouc, mais De Ryck voulait édulcorer et 'interpréter' les faits. Et finalement le projet fut abandonné.

En 1984 Hulstaert (1984, 81) publie son testament d'historiographe des Môngo : *Eléments pour l'histoire môngo ancienne*. Il conclue : « Ce qui est donnée ici est basé en majeure partie sur les traditions recueillies par des étrangers auprès des informateurs indigènes. A plus d'un endroit l'attention a été attirée sur l'imperfection de ces travaux et les erreurs qui peuvent y être glissées. Il y a lieu donc de contrôler, perfectionner ces renseignements, pour autant que les traditions ont été conservées. C'est un déblayage indispensable et urgent. »

5. Les Môngo écrivent leur histoire

Entre-temps qu'en est-il de ces « Quelques jeunes gens môngo qui ont mis leur cœur à l'étude de l'histoire des ancêtres. » ? (Hulstaert 1941a). L'historiographie est sortie de l'endroit où on avait appris à écrire des simples textes d'écolier. Pour publier, il fallait aller plus loin et apprendre à composer un texte structuré, basé sur des faits vérifiés, remis dans leur contexte et interprétés logiquement. Ils ne se sont pas dérobés de leur devoir civique. Il y a d'abord le problème de trouver les moyens de publications. En 1936 Mgr Van Goethem (Van Stappen 2006 et Hulstaert 1989) installe une imprimerie à la Mission de Coquilhatville. On y imprime *Le Coq Chante*, succédé par *Etsiko et Lokole Lokiso*. La mission protestante des Disciples of

⁹ Une version dans les Archives Aequatoria et une plus complète encore dans les papiers De Ryck : Voir Vinck 2004. Quelques-uns de ces textes de l'enquête De Ryck dans Boelaert 1996, 314-354.

¹⁰ Marice De Ryck: 1900-1964; au Congo: 1924-1954. Note biographique dans D. Vangroenweghe, *Annales Aequatoria* 2(1981)21-23.

Christ Congo Mission (DCCM) avait précédé de loin les catholiques avec leur *Ekima ea Nsango* (1911 à 1959). Déjà en 1932 on y trouve un texte de portée historique de M. J. Lofonde (1932) sous le titre « Les ancêtres des Nkundo ».

Ces périodiques restent une source importante de l'historiographie issue de la tradition orale, principalement pour la période de l'après-guerre et les événements liés aux missions religieuses et à la ville de Mbandaka (Vinck 2002). L'index des périodiques publiés à Coquilhatville-Mbandaka conservés dans les archives Aequatoria en livre un palmarès très nourri. Pour l'histoire pré-coloniale (migrations) nous devons mentionner : Jean-Robert Bofuky,¹¹ Jean Ilonga, Pierre Mpia, Jean Bokola, Léon Ilombe, Jean-Denis Lombe, Jean-Justin Indombe, qui tous publient de nombreux textes dans *Lokole Lokiso*.

Mais les ambitions de Hulstaert visaient plus loin. Il veut lancer les auteurs à un autre niveau que la feuille paroissiale. Il fait paraître plusieurs articles de congolais dans son *Aequatoria*, «la première revue scientifique éditée dans la colonie ». On y voit parmi les auteurs les noms de F. Bolese, Marc Isekolongo, Paul Ngoï¹², Honoré Nzeze.¹³ Parmi les auteurs les plus en vue, citons encore Augustin Elenga (1920-1986) ancien enseignant à Boteka, originaire de la chefferie des Bombwanja (Lonkama 1990). Il publiait 27 textes dans *Lokole Lokiso* dont un de portée historique (sur la séparation entre les Nkundo et les Batswa). Plus tard paraît encore un article dans la *Revue Africaine de Théologie* (Elenga 1973).¹⁴ Au même groupe appartiennent Louis Bamala,¹⁵ avec son apport essentiel à l'épopée Nsong'a Lianja publiée à Tervuren (Boelaert 1958) et Paul Ngoï (Vinck & Lonkama 1998 et Vinck 2011, 163) avec des centaines de notes dans les périodiques locaux de Coquilhatville.

Dans cette pléiade, Pierre Mune,¹⁶ historien local doué, mérite une mention spéciale. Il est né à Ekonda Moke, village situé dans le triangle du confluent de la Busira et de la Salonga, près de la Mission Catholique de Bokote, dans la Province de l'Equateur. L'auteur a été enseignant à l'école de la S.A.B.

¹¹ Voir Vinck H., 1993. Honoré Vinck, Bio-bibliographie de J.-B. Bofuky, in : *Annales Aequatoria* 14. 547-557.

¹² Voir Vinck H. & Lonkama Ch., 1998, in : *Annales Aequatoria* 19. 370-391 et Vinck H. 'Ngoï Paul', *Belgische overzeese biografie*, Tome IX, col. 298-299 et http://www.kaowarsom.be/nl/notices_ngoi_paul

¹³ F. Bolese, Lusakanyi (*Aequatoria* 23, 1960, 100-111); Marc Isekolongo, Nsamba, (*Aequatoria* 23, 1960, 57), Paul Ngoï : Grossesse (*Aequatoria* 7, 1944, 14-24, 63-70, 117-124) ; veuvage (*Aequatoria* 4, 1941, 68-78); H. Nzenze : Pagabete (*Aequatoria* 13, 1945, 135-137).

¹⁴ Voir une note bio-bibliographique Lonkama 1990 et Vinck 2011, 161-162 et .) Honoré Vinck et Charles Lonkama, Augustin Elenga', in *Biografisch Woordenboek van Belgen overzee* https://www.kaowarsom.be/nl/notices_elenga_augustin En 1962, il lance avec Paul Ngoï le projet de la fondation d'un « Institut Culturel Móngo ».

¹⁵ Voir Vinck, H., <http://www.aequatoria.be/04frans/032biobiblio/0321bamala.htm> (consulté le 26-6-2013).

¹⁶ Mune a publié 16 articles dans *Lokole Lokiso*. Note biographique dans Vinck 2011, 163 et Mune (Pierre), in *Biografisch Woordenboek van de Belgen Overzee*. http://www.kaowarsom.be/en/notices_mune_pierre (4-8-2022).

(Société Anonyme Belge) à Bomputu et à la Mission Catholique de Boende. Il présente son travail comme une trilogie aux titres suivants : (1) Histoire des Ancêtres ; (2) Histoire de l'arrivée des Blancs ; (3) Histoire de Petit Ekonda. Le premier texte a eu un début de publication dans « Nsango ya bankonko » [histoire des ancêtres] dans *Lokole Lokiso* (Mune 1962). Le deuxième se réfère probablement à la réponse à l'enquête en 1954 par Boelaert sur l'arrivée des Blancs à l'Equateur congolais (Mune 1955). Le troisième texte est constitué de sa participation en 1958 à un concours de l'Académie Royale des Sciences Coloniales à Bruxelles, *Bonanga wa Ekonda ea Bompou ou Le groupement de Petit-Ekonda*, couronné et publié par l'Académie royale coloniale (Mune 1959). Le texte est écrit en lomongo et traduit en français par E. Boelaert. Il est probable que ce texte est la version "revue et corrigée" de la réponse de Mune à une enquête de Boelaert en 1954 sur la propriété foncière et publiée en traduction française (Vinck 2011, 195-217). Hormis ces textes principaux, il signe encore 16 textes dans les périodiques locaux.

En 1955, les «Jeunes Móngo» prennent conscience de leur retard et ils veulent s'émanciper de la tutelle des missionnaires : « Dans d'autres régions de la colonie, les autochtones ont déjà leur presse, et dans leur langue. Les Nkundo-Móngo occupant un vaste territoire ne méritent-ils pas leur propre journal? Il ne convient pas de faire toujours appel à nos civilisateurs. C'est à nous même de faire progresser notre pays. (...) par conséquent nous avons jugé utile d'éditer, en notre sein, une revue sous notre direction. » (LL 1-1-1955, p. 1). En 1957, la rédaction de Lokole Lokiso se présente comme étant l'initiative de quelques jeunes mongo : « Quelques jeunes mongo ont proposé d'éditer leur propre journal, à être dirigé par eux-mêmes. Lorsque l'évêque a été mis au courant de ce projet, il a supprimé *Etsiko* pour laisser à ces jeunes Móngo l'opportunité de faire sortir leur journal.» (N° du 1-15 août 1957, p. 6). On y débat des grands problèmes de la société coloniale. Au début on approche les problèmes de société encore d'un point de vue traditionaliste mais rapidement ces questions sont posées en vue de l'interprétation des événements et évolutions d'actualité: la propriété foncière, l'utilisation des langues africaines dans la vie publique et scolaire, la dénatalité des mongo, l'organisation de la justice, l'évolution de la colonie. A l'approche de l'indépendance on s'exprime librement sur les grands thèmes du moment et des programmes des partis politiques. La littérature traditionnelle reçoit moins d'attention que dans les prédécesseurs de *Lokole Lokiso* mais on y trouve des créations nouvelles de poésie en lomongo et en français.

Avec ces premiers pas dans le monde de la publication, le travail n'était pas terminé pour les inspireurs et les tuteurs. Hulstaert en Boelaert et plus encore Albert De Rop¹⁷, restent jusqu'à l'indépendance les ghostwriters des collaborateurs congolais de *Lokole Lokiso*. Nous devons donc poser la question de l'intervention des Blancs dans la composition et publication des textes des Congolais pendant cette période. Il n'y a rien d'étonnant ou de dénigrant. L'influence passe dans les deux directions et il y a de la manipulation des deux côtés: les Congolais donnent les informations et traduisent ou corrigent les textes des Blancs ; les Blancs donnent les idées et imposent des règles de rédaction. C'est un passage obligatoire pour tous ceux qui ont l'ambition de mettre leurs connaissances et leurs opinions devant le jugement de l'opinion publique. Pourtant l'influence des Blancs semble bien plus grande qu'ils ne veulent reconnaître eux-mêmes. Maurice Bompuku (1957), un proche de la rédaction, s'en défend : « Bien que la rédaction de Lokole est composé du personnel travaillant à la Mission Catholique et imprimé à la presse catholique ; ceci ne dit pas que *Lokole* est une œuvre des Bafafa (Pères) comme on prétend souvent. » Dans une lettre à De Rop (27-9-1957), Hulstaert indique son terrain d'intervention :

« Comme dépendance on pourrait considérer le fait que l'un ou l'autre Père exprime ses idées sur Lokole, et qu'il indique certaines fautes ou points faibles etc... et indique des points qui pourraient être améliorés. Je ne sais pas si quelqu'un le fait, sauf moi-même, mais c'est plutôt sporadiquement et très en général. Cela s'est passé surtout au début quand il y avait plusieurs collaborateurs qui se réunissaient dans l'imprimerie ou dans le cercle le soir, et quand j'y étais demandé pour aider pour donner des directives en journalistique en général, ce que j'ai fait.»¹⁸

De Rop ne le croyait pas et répond le 11-10-1957 : « Je pense que vous auriez bien des difficultés à convaincre les autres qu'un journal peut être indépendant lorsque toutes ses transactions financières passent par les numéros de compte en banque de la mission, [...] et que le courrier arrive par la boîte postal de la mission.»¹⁹

La tutelle s'est affaiblie et change de visage ou disparaîtra vite après l'Indépendance. *Lokole* de son côté, vraiment indépendant maintenant, tient encore pendant environ deux ans. Cependant, il n'y avait donc pas que les missionnaires. Le Bureau de l'information pour indigènes avait lancé en 1947 un périodique *Mbandaka*. Monsieur Bomboko en était le rédacteur en chef pendant plusieurs années (jusqu'en 1955). A.C. Bolela l'était en 1957. Parti aux études à Louvain, il fut remplacé par Louis

¹⁷ Albert De Rop, ancien missionnaire à Bokuma, Boteka et Imbonga était devenu lors de la fondation de Lovanium, professeur de linguistique africaine. Voir <http://www.aequatoria.be/04frans/032biobiblio/0321DE%20ROP.htm> (consulté le 29-6-2013).

¹⁸ Hulstaert à De Rop, ArchMSC, fonds De Rop.

¹⁹ De Rop à Hulstaert, ArchMSC, fonds De Rop.

Ilufa.²⁰ Quand la rédaction de *Mbandaka* reproche à *Lokole lokiso* d'être manipulés pas les missionnaires, le journal réplique et Ngoi écrit à Hulstaert: « Ilufa n'a pas écrit de sa propre initiative, c'est M. Cobbut qui bloque la route pour Lokole [...]. Ilufa et Ikwaka sont forts parce que les blancs les supportent.»²¹ C'est apparemment le cours normal des affaires, selon Ngoi : «A Kinshasa, il y a beaucoup de Blancs qui assistent les Noirs à la rédaction des journaux. Ils leur donnent des idées et ils les défendent en cas de problèmes. » (Paul Ngoi aan GH, 31-1-1957). Quand paraît *La Cuvette Centrale*, on y rencontre les textes de L.J.V. Likinda. D'autres Môngo publiaient dans *La Voix du Congolais* comme Jean-François Iyeki.²²

6. Epilogue

En octobre 1987, lors du premier colloque du Centre Aequatoria, les successeurs de ces «jeunes mongo» avec d'autres, venus de diverses régions du pays, étaient là devant Gustaaf Hulstaert dans la nouvelle bibliothèque du Centre Aequatoria à Bamanya. Il leur parlait des « Orientations pour la recherche future chez les Môngo ». Avaient-ils déjà répondu à l'attente ? Avaient-ils continué et développé l'historiographie de la région ? Oui, l'index des 30 années des *Annales Aequatoria* le prouve de manière convaincante: une dizaine de nouveaux noms y figurent, et de par le monde on rencontre des noms mongo dans un bon nombre de publications scientifiques (Ekombe Ekofo, Esole eka Likote, Lonkama Ekonyo Bandengo, Shala Lundula, Bolakonga, Ibola Yende, Ilonga Mpongo Lowenga, Muwoko Ndolo, Odio Onsang, Ohanu, Wufela, Bofeko Etaka). En réalité, l'apport au relèvement du peuple par la prise de conscience de sa propre histoire a été plutôt faible, mais chez un nombre limité de personnes, les efforts de Hulstaert et Boelaert leur ont donné au moins la conviction qu'ils ont une histoire à faire connaître.

²⁰ Bolela A.C., Un aperçu de la presse congolaise écrite par les noirs de 1885 à 1960, *Congo-Afrique* 11(1971)20-21).

²¹ Ngoi à Hulstaert, 29-1-1957. ArchMSC-Congo, fonds Hulstaert. Microfiche ArchAeq.CH, dossier 163 50, 003. Voir aussi Bompuku 1957.

²² Note bio-bibliographique de Iyeki: Vinck, H. (1988). *Annales Aequatoria*, 9, 247-255 et Jean François Iyeki, *Biographie Belge d'Outre-Mer* (B.O.M.), Volume VIII. Bruxelles, 1998, c. 191-192.

Références

- Boelaert, E. (1937-1938). De Nkundo-Mongo. Eén volk, één taal. *Aequatoria*, 1 (8), 1–25.
- Boelaert, E. (1944). Honden-oorlog. *Aequatoria*, 7, 76–79.
- Boelaert, E. (1945). Ontvolking door kolonisatie? [Dépopulation par la colonisation]. *Aequatoria*, 8, 92–94.
- Boelaert, E. (1947). Les Bongili. *Aequatoria*, 10, 17–34.
- Boelaert, E. (1948). Het ontvolkingsvraagstuk door de industrie in Afrika” [La dépopulation en Afrique par l’industrie]. In *19e Nederlandse Missiologische week* (pp. 80-83). Nijmegen: Missiologisch Instituut.
- Boelaert, E. (1958). *Lianja-verhalen. III. De voorouders van Lianja. Opgetekend door Bamala Louis*. Tervuren: Koninklijk Museum Van Belgisch-Congo. [Ce texte est traduit en français par G. Hulstaert (1988)].
- Boelaert, E., Vinck, H. & Lonkama, Ch. (1995). Arrivée des Blancs sur les bords des rivières équatoriales du Zaïre, Partie I. *Annales Aequatoria*, 16, 13-134.
- Boelaert, E., Vinck, H. & Lonkama, Ch. (1996). Arrivée des Blancs sur les bords des rivières équatoriales du Zaïre. Partie II. *Annales Aequatoria*, 17, 7-415.
- Bompuku, M. (1957). Lokole lokiso est la propre initiative des Nkundo-Mongo. *Lokole Lokiso*, 3, (18), 1 et 5.
- De Rop, A. (1956). *Bibliografie over de Mongo*. Brussel: Koninklijk Koloniaal Instituut.
- Eggert, M., (2005). Mainz und das Innere Kongobecken: Archäologisch-ethnographische Forschungen 1977-87. In A.-M. Brandstetter/C. Lentz (Hrsg.), 60 Jahre Mainzer Institut für Ethnologie und Afrikastudien: Ein Geburtstagsbuch (pp. 209-223). Köln: Rüdiger Köppe.
- Elenga, A. (1973). Etude sur le serment Boondo. *Cahiers des Religions Africaines*, 7, 287-296.
- Engels, A. (1912). *Les Wangata, tribu du Congo belge; étude ethnographique*. Bruxelles : Vromant.
- Hulstaert, G. (1935). *Buku ea mbaanda I*. Coquilhatville : Vicariat Apostolique et Missionnaires du S. Cœur [Traduction française voir Vinck, 2002].
- Hulstaert, G. (1938). *Le mariage des Nkundo*. Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.
- Hulstaert, G. (1941a). Mongo. *Le Coq Chante*, (juin), pp. 3-4.
- Hulstaert, G. (1941b). Baotsi ba Mongo. *Le Coq Chante*, (juillet), pp. 3-4.
- Hulstaert, G. (1941c). Belenjwa bya nkundola besako bya bankoko. *Le Coq Chante*, (septembre), pp. 4–7.
- Hulstaert, G. (1941d). Baotsi bamo ba Elinga. *Le Coq Chante*, (octobre), pp. 5-6.

- Hulstaert, G. (1942). Besako bya mongo: Ekonda-Ekota-Isaka-Bombwanja. *Le Coq Chante*, (janvier), p. 5.
- Hulstaert, G. (1942b). Besako bya mongo: Nkundo-Elanga; Bokote Baseka Bongalangwa. *Le Coq Chante*, (février), pp. 15-16.
- Hulstaert, G. (1942c). Besako bya mongo: Bokote wa baseka Eale (Boonde); Ntomba ea baseka mpetsi; Bambole. *Le Coq Chante*, (mars), pp. 21-22.
- Hulstaert, G. (1942d). Besako bya mongo: Balengola; Boyela; Bofonge. *Le Coq Chante*, (avril), 27-28.
- Hulstaert, G. (1942). Besako bya mongo: Bongando. *Le Coq Chante*, (mai), 35-36.
- Hulstaert, G. (1957). *Dictionnaire lomongo-français*. Tervuren: Musée royal du Congo belge.
- Hulstaert, G. (1961). *Les Mongo. Aperçu général*. Tervuren : Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- Hulstaert, G. (1972). Une lecture critique de l'Ethnie mongo de G. Van der Kerken. *Etudes d'Histoire Africaine*, (3), 27-60.
- Hulstaert, G. (1982). Petite monographie des Bondombe. *Annales Aequatoria*, 3, 7-106.
- Hulstaert, G. (1984). *Eléments pour l'histoire mongo ancienne*. Bruxelles : Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer.
- Hulstaert, G. (1986). Encore Bondombe. *Annales Aequatoria*, 7, 195-219 [Corrections et additions à Hulstaert (1982)].
- Hulstaert, G. & Bamala, L. (1988). *Les ancêtres de Lianja. Prolégomènes à l'épopée des mongo*. Bamanya: Centre Aequatoria. [Traduction française de Boelaert 1958].
- Hulstaert, G. (1989). Goethem (Van) (Eduard). In *Belgische Overzeese Biografie* (Vol. VIIC, col. 181-191). Brussel: Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen.
- Hulstaert, G. (1991). L'épopée Lianja et l'histoire. *Annales Aequatoria*, 12, 163-178.
- Hulstaert, G. (1989a). Orientations pour la recherche future chez les Mongo. In [H. Vinck]. *Africanistique au Zaïre. Actes du premier colloque d'Aequatoria (10-13 octobre 1987)* (pp. 41-48). (Etudes Aequatoria 7). Bamanya: Centre Aequatoria.
- Hulstaert, G. (1992). La linguistique et l'histoire des Mongo. *Annales Aequatoria*, 13, 53-66.
- Hunt, N. R. (2002). *Rewriting the Soul in Colonial Congo: Flemish Missionaries and Infertility* [Ortelius lezing, UA]. Wassenaar: Netherlands Institute for Advanced Study in the Humanities and Social Sciences.
- Hunt, N. R. (2008). Rewriting the Soul in a Flemish Congo. *Past and Present*, 198 (1), 185-215. doi: 10.1093/pastj/gtm049
- Kanimba, M. (1992). Chronologie et problèmes d'interprétation des généalogies des groupes Mongo de la Zone d'Ingende, Région de l'Equateur (Zaïre). In E. W. Müller & A.-M. Brandstetter (éds.),

- Forschungen in Zaire. In memoriam Erika Sulzmann.* (pp. 203–231). (Mainzer Beiträge zur Afrika-Forschung 1). Münster/Hamburg: Lit.
- Lansiné Kaba (1973-1974). Ideology and African history. The Black Scholar. In *Black History*, 5, (4), 43-49. (<http://www.jstor.org/stable/41065645> consulté le 24-6-2013).
- Lofonde, M. J. (1932). *Booci wa Nkundo* [Les ancêtres des Nkundo]. *Ekim'ea Nsango*, 19, (4), 2-7.
- Lonkama, Ekonyo (1990). Bio-bibliographie de Elenka Lokumambela (Augustin). 1920-1986. *Annales Aequatoria*, 11, 409-414.
- Lonkama Ch. et Vinck H. Index des périodiques édités à Coquilhatville-Mbandaka et conservés dans la Bibliothèque Aequatoria à Bamanya, 1999.
http://www.aequatoria.be/04common/030themes_pdf/0380indices_periodiques_coqmbandaka.pdf
- [Maes, F.] (1957). *Bosako wa Mongo*. Boteka-Flandria : Ekalasi ea H.C.B. [Anonyme. Traduction française de quelques chapitres : *Annales Aequatoria*, 19, 1998, 177–180.]
- Mune, P. (1955). Besako bya eyelo ea bendele nda province Equateur. *Lokole Lokiso*, 1 (6) 15 mars, p. 6 et 1, (7) 1 avril, p. 6. [Les textes sont repris en traduction française dans Vinck 1996, 133-139].
- Mune, P. (1959). *Le goupement de Petit-Ekonda*. Bruxelles: Académie Royale des Sciences Coloniales.
- Mune, P. (1962). Nsango ya baankoko [Histoire des ancêtres]. *Lokole Lokiso*, 28 juillet 1962, p. 3.
- Ngoi, P. (1938). Iso la bendele. Archives diocésaines à Mbandaka, carton 6, farde : B13(1938). Ch. 6 traduction anglaise: <http://www.aequatoria.be/04frans/030themes/0332iso.htm> (consulté le 24-6-2013).
- Ngugi wa Tiong'o (2000). *Research in African literature: the future of African literature and scholarship*, 31, (1) 1-11. <http://www.abibitumikasa.com/forums/abibitumi-kasa-afrikan-language-resources/41275-europhonism-universities-magic-fountain-future-african-literature.html> consulté le 24-6-2013.
- Preuss, J. (1990). L'évolution des paysages du bassin intérieur du Zaïre pendant les quarante derniers millénaires. In R. Lanfranchi, & D. Schwartz, (éds.). *Paysages Quaternaires de l'Afrique Centrale Atlantique* (pp. 260–270). Paris: ORSTOM.
- Sulzmann, E. (1947). Die Mongo. Studien zu einer regionalen Monographie. Philosophiae Dissertatio. Wien: Inédit.
- Sulzmann, E. (1984). Die Ausbreitung der Ethnie Mongo im inneren Becken des Zaïre nach oralen Traditionen. Mainz: Inédit.
- Van Der Kerken, G. (1944). L'ethnie Mongo : histoire, groupements, sous-groupements, origines; visions, représentations et explications du monde; sociologie, économie, ergologie, langues et

- arts des peuples Mongo, politique indigène, contacts avec peuples voisins. Bruxelles: Van Campenhout.
- Van Stappen, M. (2006). Edward Jozef Van Goethem (1873-1946). *Het Land van Beveren*, 29, (2), 81-104.
- Vansina J. (1985). *Oral Tradition as History*. Madison, WI: University of Wisconsin Press.
- Vansina, J. (1987). Vers une histoire des sociétés mongo. *Annales Aequatoria*, 8, 9-57.
- Vansina, J. (1990). *Paths in the Rainforests: Toward a History of Political Tradition in Equatorial Africa*, University of Wisconsin Press.
- Vansina, J. (1991). *Sur les sentiers du passé en forêt*. (Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine 9). Louvain-la-Neuve : Université Catholique de Louvain et Mbandaka: Centre Aequatoria,
- Vinck, H., (1990). In memoriam Erika Sulzmann. *Annales Aequatoria*, 11, 458-459.
- Vinck, H. (1991). Edmond Boelaert, In *International Dictionary of Anthropologists* (pp. 69-70). New York, NY: Garland.
- Vinck, H. (1991). Gustaaf Hulstaert. In *International Dictionary of Anthropologists* (pp. 313-314). New York, NY: Garland.
- Vinck H. et Lonkama Charles, Tradition et modernité mongo: Bio-bibliographie de Paul Ngoi, *Annales Aequatoria* 19(1998)335-390.
- Vinck, H. (1994). Les Papiers De Ryck. *History in Africa*, 21, 441-446.
- Vinck, H. (1998). L'enseignement de l'histoire au Congo Belge. Deux textes contradictoires, *Annales Aequatoria*, 19, 167-194.
- Vinck, H. (2000). Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert. *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, (12), 208-236.
- Vinck, H. (2002). A l'école au Congo Belge. Les livres de lecture de G. Hulstaert, 1933 – 1935. Introduction et Textes. *Annales Aequatoria*, 23, 21-196.
- Vinck, H. (2006). La construction de l'histoire des Móngo. In H.-P. Wotzka (Ed.). *Grundlegungen. Beiträge zur europäischen und afrikanischen Archäologie für Manfred K.H. Eggert* (pp. 409-428). Tübingen: Narr Francke-Attempto.
- Vinck, H. (Ed.) (2007). *Emi la Fafa*. Mon Père et moi. Récit autobiographique de Joseph Esuke, 1938. Introduction et commentaire. *Annales Aequatoria*, 28, 83-167.
- Vinck, H. (2010). De literaire wedstrijd (1928-1940) van het tijdschrift *Africa*. De deelname van de Mongo (RDC). *Mededelingen der Zittingen*. [Brussel: Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen] 56, (2) 121-143.

- Vinck, H. (2011). *Conflits fonciers dans le contexte colonial belge. Opinions congolaises.* (Fontes Historiae Africanæ 4). Bruxelles: Académie Royale des Sciences d’Outre-Mer.
- Vinck, H. (2022). Mune (Pierre), in *Biografisch Woordenboek van de Belgen overzee.* http://www.kaowarsom.be/en/notices_mune_pierre (4-8-2022)
- Wanga Yoane (1948). *Wanga Yoane of the village of Yuli, by Wanga himself.* Indianapolis, IN: The United Christian Missionary Society.
- Ward, I. (1943). The Development of Vernacular Literature in Africa. *Man*, 43, 72-74.
- Ward, I. (1945). The Prize Essay Competition. *Africa*, 15, 156-158.
- Wotzka, H.-P., (1995). *Studien zur Archäologie des zentralafrikanischen Regenwaldes. Die Keramik des inneren Zaire-Beckens und die Stellung im Kontext des Bantu-Expansion.* Köln: Heinrich-Barth-Institut.

Note

Les textes originaux en lomongo ou en néerlandais ont été traduits en français. La version originale est disponible chez l’auteur. Pour les termes et les noms cités en lomongo, l’alphabet africain n’a pas été appliqué mais réduit à l’alphabet latin ordinaire. Pour les textes en lomongo je renvoie d’abord à la publication originale et ensuite à la traduction française publiée.

Honoré Vinck 2003 et 2023